FÉLIBRIGE

I

SONNETS

LOU PLAGNUN DOU PASTRE

— DIALECTE ALPIN —

Ounte es, aro, lou tèms, o Nourèio pourié,
Quand vers lou souréu clin, s'eibignaian defouoro,
Equ'amudi d'amour, de long des pradarié,
Flourejàvou tei det d'uno man que tremouoro?

Oh! qu'èro bouon lou sero, e que masco m'ourié
Predi tout lou ploura que de mes nei s'escouoro?
Encuei, moun amo a plu qu'un espero : Serié
Les pèd davans, de lèu sourti de ma demouoro.

Car tu, que tei vint an faien tant ufanouo,
Siei mouorto, e m'as leissa su la routo espinouo,
E, pelegrin sounous, vouos que souret l'acàbou !

Oh! noun. Vène me querre; a tu vòrou mounta!
Vène, ou dounc lou frejau de toun crouos, lou derràbou,
Par m'aclapa tout vièu, Nourèio, à toun cousta !

LA PLAINTÉ DU PATRE

Qu'est devenu le temps, ô ma Norée jolie, — où, vers le soleil qui baisse, nous nous esquivions dehors, — et où, muet d'amour, le long des prés, — j'effleurais tes doigts d'une main qui tremble?

Oh! que le soir était bon! — et qu'elle sorcière m'aurait — prédit tout le pleurer qui de mes yeux s'écoule? — Aujourd'hui mon âme n'a plus qu'un espoir: ce serait — les pieds en avant (dans un cercueil) de vite sortir de ma demeure.

Car toi, que tes vingt ans faisaient si magnifique, — tu es morte, et tu m'as laissé sur le sentier plein de ronces, — et, pèlerin sanglant, — tu veux que j'achève seul la route !

Oh! non! Viens me prendre; à toi je veux monter. — Viens, ou bien la pierre de ta tombe, je l'arrache, — pour m'en recouvrir tout vivant, Norée, à tes côtés!

AU MARQUÉS DE VILONOVO-VENÇO

PÈR SI NOÇO EMÉ LA PRINCESSO JANO BONAPARTE

Ligo, ami, la pervenco au boutoun d'arangié;
 Au di vièi rèi, lou sang di jounis emperaire;
 A l'aiglo, que, d'un vòu autié, cauco l'esclaire,
 La flour d'or que te fai di Bourboun paragié.

Vers l'aveni, d'un pas fisançous e laugié,
 Abrama de béuta, d'ideau, te pos traire :
 Subre toun cap, dins la blouso founsour del'aire,
 Flamejo un rai, d'amour, de glòri presagié.

Et l'Estello di sèt, di cènt dardai, l'Estello
 Qu'encéuclo li front d'or o de vèrdi jitello;
 Di Bonaparte e di Felibre orno l'escut.

Clarejo, au dre dis Aup, sur Coursego e Prouvènço.
 — Nòvi, qu'à sa lusour touti dous sias nascu,
 Abridges a si pèd l'ur de vosto jouvènço.

AU MARQUIS DE VILLENEUVE-VENGE

A L'OCCASION DE SON MARIAGE AVEC LA PRINCESSO BONAPARTE

Lie, ami, la pervenche au bouton d'orànger; — à celui des vieux rois le sang des jeunes empereurs; — à l'aigle qui, d'un vol altier, *empiète* l'éclair, — la fleur d'or qui te fait parager des Bourbons.

Vers l'avenir, d'un pas confiant et léger, affamé de beauté, d'idéal, tu peux t'élan-
 cer. — Sur ta tête, dans la limpide profondeur de l'air, — flamboie une clarté, pré-
 sage d'amour, de gloire.

C'est l'étoile aux sept, aux cent rayons, l'étoile — qui couronne les fronts, ou
 d'or, ou de lauriers verts; — Des Bonaparte et des Félîtres elle orne l'écusson ¹.

Elle brille, au-dessus des Alpes, sur la Corse et la Provence. — Épousés qui, à sa
 lueur, êtes nés tous deux, — abritez à ses pieds le bonheur de votre jeunesse.

¹ Les armes primitives des Bonaparte portaient deux étoiles.

AU LOUVIS ROUMIÉUX

PÈR LOU BATEJA DE SOUN NOUVÈU MASET

Jusco que moun pies, coume de doù, s'ascle,
Te vole pèr mège, o divo Amista!
Au novèu Maset penjen lou cremascle ;
Me ie bressarai de plasant canta.

Que lou flutet suble, e que l'arquet rascle ;
Qu'i frésqui paret boumbigon li tap.
Vole à tu, Roumieux, cor tèn dre, esprit mascle,
Aussa sèt got plen, e lis agouta.

Ai-las ! de quai di ? Gagnaud s'estravio
Au viou di Pantai, pièi se dereviho
Dins soun liè d'angouisso e de long trebau.

E bèlo de liuen ta « pitanco frejo »
Mesclo, bèn segur, de quicon de caud :
Toun vièi courassoun que sèmpre flamejo.

A LOUIS ROUMIEUX

POUR L'INAUGURATION DE SON NOUVEAU « MAZET »

Jusqu'à ce que ma poitrine, débordant de douleur, se fende, — je te veux pour médecin, ô divine Amitié ! — Au nouveau mazet pendant la crémaillère, je m'y bercerai de douces chansons.

Que le galoubet siffle et que l'archet racle ; — qu'aux murailles fraîches bondissent les bouchons. — Je veux, à toi Roumieux, cœur tendre, esprit mâle, — hausser sept verres pleins et les mettre à sec.

Hélas ! qu'ai-je dit ? Gagnaud s'égare — au sentier des Rêves¹, puis il se réveille — dans son lit d'angoisses et de longues tristesses.

Il convoite de loin ta « pitance froide »² — mêlée, pour sûr, de quelque chose de chaud : — Ton vieux cœur, dont la flamme ne s'éteint pas.

¹ Nom du chemin où est situé le nouveau *mazet* de Roumieux.

² *Sic* dans la lettre d'invitation.

A MILORD E MILADY BONAPARTE-WISE

Mon cor es caud ;
 Mau-grat la nèu,
 Voudriéu, descaus,
 A n-elo, à n-èu
 Pourta mi vot
 Li mai devot.

Comme antan sus
 Li cap reiau,
 Largo ta lus
 E tis uiau,
 Estello d'or,
 Sus Waterford.

I'a'n rèi alin :
 Vai trepassant
 Si fièr cousin.
 Lou fai, lou sang
 Napoléon ;
 L'envanc, Byron.

Reluco ie
 A soun cousta
 Gènto mouié
 Qu'a fa teta,
 Rousen e blound,
 Tres angeloun ;

Sustout l'ami
 Estellounet
 L'afelibri,
 Galant nanet
 Qu'au vint de mai
 Toumbè d'un rai ;

Que quand es na
 En Avignoun,
 Aven signa
 Nôsti dous noum :
 Lou grand Mistrau,
 L'umble Gagnaud.

A MILORD ET MILADY BONAPARTE-WYSE

Mon cœur est chaud ; — malgré la neige, — je voudrais, pieds nus, — à elle, à lui,
 porter mes vœux — les plus dévots.

Comme jadis sur — la tête des Rois, — répands ta lumière — et tes éclairs, — étoile
 d'or, — sur Waterford.

Il y a un roi là-bas : — il va dépassant — ses fiers cousins. — Le sang le fait —
 Napoléon ; — l'élan, Byron.

Regarde — à ses côtés — épouse gente — qui a fait têter — rosés et blonds — trois
 petits anges,

Surtout l'ami — petit Estelle — l'enfélibré, — nain gentil — qui, au vingt mai, —
 tomba d'un rayon ;

Quand il est né — en Avignon, — nous avons signé — de nos deux noms : — le grand
 Mistral, — l'humble Gagnaud !

E vous dirai	Coume li cinq
Au Capoulié	Det de la man,
Coume acò vai	Li sèt Arquin,
Qu'ai fa parié :	Soul dis uman,
Siéu qu'un mesquin,	Fan qu'un soul rest ;
Mai siéu Arquin.	Sèt gènt, qu'un test.

E dóu cacoi
 Au Subre-pai,
 Veiran galoi,
 Cènt an e mai,
 Soun Arquinas
 Sègre soun nas¹.

Et je vous dirai — comment cela va — qu'au Capoulier — j'ai été égalé : — je ne suis qu'un pauvre, — mais je suis Arquin.

Or, comme les cinq — doigts de la main, — les sept Arquins, — seuls parmi les hommes, — forment un seul faisceau ; — sept têtes, rien qu'un bonnet ;

Et du dernier né — au Souverain Père, — ils verront joyeux, — cent ans et plus, — leur grand Arquin — suivre son nez ¹.

L. DE BERLUC PÉRUSSIS.

¹ *Seguisse mount nas*, devise arquinesque de Bonaparte-Wyse.